

L'invitation au festin
de Yves Nilly

Mains dans le dos je regarde le ciel. J'attends l'autobus, les autres le prennent, mais moi je reste à l'arrêt, toujours à tout regarder partir. J'écoute, les mots de la ville, soigneusement alignés, avec leurs jolis caractères sonores. La ville se raconte à voix haute, il suffit de la laisser parler.

Je t'attends, pas encore sortie du boulot, la quinzaine commerciale à préparer, ta blouse orange, les fanions, les étiquettes de prix. « Elle va battre son plein », et moi je me tape le vide. Le bitume moqueur promène les écoliers, les femmes apprivoisées, les élégants, sur un tapis roulant qui emporte tout le monde, sauf moi, oublié dans les escaliers sombres.

Mais ce soir je te fais la surprise, je marque le coup, bientôt trois jours que nous sommes ensemble, je ne compte évidemment que les jours d'amour, les autres attendront leur tour.

Je t'invite. Pas de baguette sous plastique ce soir, je passe les détails, ma vue plombée sur les trois arbres de

la cour, mes deux chaises qu'il faudra bien remplacer un jour.

Feu vert et nuage de diesel, encore un bus qui est passé sans toi, mais je dois déjà avoir parlé de la quinzaine commerciale, le travail en plus, le retard annoncé, mais une surprise est une surprise, alors tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir, pas d'indiscrétion possible. J'espère seulement que sous ta blouse orange il y a cette merveilleuse robe légère et invisible qui te fait flotter dans l'air comme, comme, enfin, tu vois bien, j'ai l'image et je n'ai pas les mots.

Parviennent les derniers bruits de la cour d'école, j'ai toujours aimé les récréations, un quart d'heure pour refaire sa vie, tout risquer d'un coup, les billes ou le baiser, la cigarette ou la figure 37 à la corde, le port de Zanzibar, un groupe de filles à attaquer, se frôler légèrement ou courir les yeux fermés vers le mur lézardé qui heureusement s'ouvre juste à temps pour nous laisser passer dans une autre dimension, les cheveux mouillés et la peur au ventre.

Au bistrot d'en face, le garçon sert un couple, je trouve qu'un couple amoureux devrait se servir lui-même, mais celui-là n'est peut-être plus aussi amoureux, du

genre à s'embrasser seulement après avoir glissé une pièce dans la fente.

Une jeune femme téléphone dans la cabine publique, ça existe encore les cabines pour femmes seules au téléphone. Je ne vois que ses jambes, et plus haut sa chevelure qui s'agite, le combiné pris dans la tempête. Le reste de son corps est caché derrière une publicité pour du jambon à l'os.

Je commence à avoir faim.

Juste un œuf dur peut-être, j'aime ça, sain et nutritif, avec son jaune qui atténue les corps gras, favorise leur mélange avec les sucs gastriques, et le blanc, encore un autobus, cette fois-ci peut-être, tant pis pour l'œuf. Les arbres se couchent à son passage, les rideaux fleuris aux fenêtres s'agitent, les portes de garage basculent en cadence, ce ne peut être que mon amour. Sur les flancs de l'engin, on annonce une promotion sur tout l'éclairage pendant la quinzaine commerciale. La ville va faire valser les étiquettes. J'ai été jeter un œil à la mairie, les bans publiés, c'est incroyable, ils doivent indiquer leur métier, pour nous ça donnerait à peu près « blouse orange de grande surface et pilier d'arrêt de bus ». Veux-tu qu'on se mette aux bans ? Elle me dira qu'elle n'est pas prête, mais ce soir je l'invite à l'éternité.

J'ai déjà offert une place au stade, un tour en barque, une séance de cinéma déjà commencée, des choses comme ça, à faire ensemble, simples et agréables, mais ce soir tu verras, un rêve jusqu'à notre retour dans la lumière crue des écrans de télé jaloux qui pleureront à chaque fenêtre.

La voilà. Elle descend du bus et le pot d'échappement s'étouffe, la carrosserie rougit, chauffe, les vitres s'emplissent de buée, les pneus éclatent, à bord les hommes mariés souffrent, mais restent muets, cramponnés à leur rtt qui ne vaut soudain plus rien au marché noir des rêves.

Elle est belle. Les animaux de la ville sont éblouis, ils se faufilent sous les trottoirs, grimpent dans les poubelles, rangent leurs plumes et leurs poils.

Elle ouvre la bouche, ce souffle, un avion de chasse avec les tuyères en feu. Je me prépare à un baiser à réaction, avec décollage vertical, la chasse en alerte, le doigt paré à appuyer sur le bouton de riposte nucléaire, l'anéantissement programmé de ce monde ancien qui n'a jamais connu la beauté.

Elle est surprise, me voir avec une chemise propre, un pantalon élégant, elle ne sait pas ce qui l'attend, un tournant dans son existence, ma surprise. Sa poitrine se soulève doucement sous la brise, première risée avant la tornade des sens, tandis que l'autobus explose derrière nous, éparpillant dans la nuit les restes de voyageurs trop curieux.

Elle s'avance, encore un pas, c'est l'instant du baiser, fission nucléaire, la ville s'écroule, ma petite ville, ferme les yeux, le temps s'arrête.

Je t'invite. Où ? Un festin. Ne me pose pas de questions, il s'agit de fêter chacune de nos minutes d'amour, chaque baiser volant. Comme ces assiettes volantes, hors menu, destinées aux nourritures célestes. Nos baisers qui s'échauffent doucement, et dans l'alchimie de la cuisine des corps, opèrent la réduction des êtres, une évaporation graduée de toute peur, le rapprochement de toutes les parties vivantes. Et concentrant tout à coup nos esprits volatils donnent à nos palais et à nos langues, à nos lèvres, un arôme et une force encore inconnus.

On dépasse le parking du centre commercial qui ressemble à un cimetière, je propose de te pousser au fond d'un chariot, tu refuses, tu n'es pas une course du

samedi. Après les lotissements, les réverbères nouveaux qui arrondissent les ombres, tu commences à me poser des questions. Pourquoi un festin ? Si je n'ai pas mangé ce matin ? Ni ce matin ni ce midi.

Cela ne ressemblera à rien de connu. Pas de ruée de la meute affamée dans une salle à manger élégante, magnifique, suivie d'une mise à sac, les femmes seules piétinées, robe déchirée, les autres dans un coin, jambes serrés avec l'assiette posée sur les genoux. Des cris, des traces sur les commissures des lèvres, rires, et mains sur les fesses en passant. Et bientôt les discussions la bouche pleine, pas assez de mots pour dire qu'on en veut pour son argent, ceux qui ont sauté plusieurs repas pour mieux avaler, ceux qui font semblant de ne pas y toucher, ah c'est le festin du monde moderne, et regarde de quel côté sont les riches. Et si on dansait ? Mais on n'a pas fini de manger, on n'a pas fini, on veut tout finir ! Premières taches sur les robes, premières ombres sur les visages, on commence à marcher sur les sentiments en même temps qu'on marche sur les légumes en mayonnaise. Il faudrait ouvrir une fenêtre, chaleurs, injures, fumées. Celle-ci te plaisait, celui-ci te regardait, mais on revient vite sur terre une fois qu'on les voit avec le nez dans l'assiette, s'essuyant discrètement la main au pantalon ou buvant dans le verre du voisin. Manquerait plus que la

première blague. Boissons, petits-fours, canapés, ne résistent pas aux bandes organisées. Ils volent les plateaux et se les partagent dans un coin sombre, des serveurs tentent de les récupérer et se font assommer. Gorges, seins, soif, gaz.

Pour nous ce sera table réservée, un serveur, des assiettes colorées. Deux places au festin. Pour la plus belle fille, merveilleusement attrayante, dans son corps marin et aérien, tout en éléments naturels, fait main, un sourire à assaisonner l'univers entier et ses salades.

Tu vois, les petites maisons alignées font place à des châteaux, on y est presque, malgré l'odeur du goudron frais.

Je pense à la découverte de ton corps en braille, tout ce qui est écrit dans la nuit, une histoire qui ne se finit pas, je n'arrive jamais au bout, pourtant je ne choisis jamais le même itinéraire de caresses.

Voilà les lumières, l'adresse est exacte, l'heure aussi, même ta jolie robe se tait.

Alors ? Tu as faim ?

Les gens sont souriants. On se dirait à la sortie d'un rêve. Je te dirai pour les plats compliqués. Fêter ensemble nos minutes d'amour et nos baisers volants. Et puis au dessert, les bans. Fini le cul-de-sac. L'avenue court jusqu'à la mer. Ralentir, chemin de liberté.

Ils nous laissent entrer, je tiens mes invitations à la main, sourires, sourires encore.

Nous voilà presque à table, je voulais te dire, pas encore peut-être, encore un instant, mais je ne tiens plus, c'est quoi cette sonnerie, ça y est les autres convives se précipitent, je t'ai dit, pas de panique, on aura notre place, l'assiette colorée. Tu es radieuse, je me sens si inachevé à tes côtés, je veux te prendre dans mes bras, maintenant, et devant nous une boule de soleil roule sur l'horizon, je croyais qu'il faisait déjà nuit. Les bans, surtout ne pas oublier cette histoire de bans. Voilà le menu. Et si on se laissait surprendre ? Goûter à tout.

J'ai faim.